

Partie 1

**Les fondements  
de l'économie  
et de la sociologie**



# La théorie quantitative de la monnaie est-elle encore pertinente ?

« L'INFLATION EST TOUJOURS ET PARTOUT UN PHÉNOMÈNE MONÉTAIRE EN CE SENS QU'ELLE EST ET QU'ELLE NE PEUT ÊTRE GÉNÉRÉE QUE PAR UNE AUGMENTATION DE LA QUANTITÉ DE MONNAIE PLUS RAPIDE QUE CELLE DE LA PRODUCTION. »

MILTON FRIEDMAN, *THE COUNTER-REVOLUTION IN MONETARY THEORY*, 1970.

## L'équation de Fisher

Selon la théorie quantitative de la monnaie, il existe une corrélation directe entre la masse monétaire et le niveau des prix. Cette relation est déduite de l'équation de Fisher :  $MV = PT$  avec  $M$  la masse monétaire,  $V$  la vitesse de circulation de la monnaie,  $P$  le niveau général des prix et  $T$  le nombre de transactions sur la période considérée. En faisant l'hypothèse que  $V$  et  $T$  sont stables à court terme, on a une corrélation positive entre  $M$  et  $P$ . Il en découle une explication des variations des prix par la masse monétaire, et donc des leviers d'action pour les banques centrales dans leur mission de contrôle de l'inflation.

## Explications

Fisher formule en 1911 dans *The Purchasing Power of Money* l'équation  $MV = PT$ . C'est une identité, elle est toujours vraie. Précisons le sens et le rôle de chacune de ses variables :

- $M$  est la quantité de monnaie en circulation dans l'économie, soit la masse monétaire ;
- $V$  est la vitesse de circulation de la monnaie, soit le nombre de fois que chaque unité de monnaie est dépensée sur une période donnée ;
- $P$  est le niveau des prix, mesuré par un indice des prix (tel que l'IPC en France).

$T$  est le volume de transactions, soit le nombre de biens et services échangés dans l'économie sur la période considérée.  $PT$  est la valeur totale des transactions dans l'économie ; elle est égale à  $MV$ , car la quantité totale d'unités monétaires utilisées dans les paiements est nécessairement égale au montant total des dépenses. Dès lors, puisque cette égalité est toujours vérifiée, si  $V$  et  $T$  sont constantes à court terme – ce que les économistes postulent le plus souvent –, il y a une corrélation directe entre  $M$  et  $P$ . Les variations des prix dépendent de la masse monétaire. C'est ce qui permet à Friedman d'affirmer l'origine monétaire de l'inflation.

### Dichotomie et neutralité monétaire

La théorie quantitative de la monnaie s'inscrit dans le sillage de ce que l'on nomme la dichotomie classique : les variables nominales (liées à la monnaie, telles que les prix) et les variables réelles (production, emploi...) seraient indépendantes sur le long terme. Ainsi la monnaie serait un phénomène exogène à l'économie réelle car elle n'est conçue que comme une unité de compte pouvant affecter le niveau des prix, et non comme une variable pouvant influencer par elle-même les grandeurs économiques réelles. Sur ce point, l'opposition avec les théories de la monnaie endogène (voir **fiche n° 2**) est totale.

### Implications pour la politique monétaire

La théorie quantitative de la monnaie donne une interprétation de l'inflation aux applications directes en politique monétaire. En effet, les banques centrales qui doivent contrôler l'inflation peuvent, en modifiant leur taux d'intérêt directeur, influencer la masse monétaire et donc jouer sur les prix. C'est cette conception qui présida à la hausse soudaine des taux de la Réserve fédérale par Volcker en 1981 (passage de 11 % à 20 %), menant à une chute de l'inflation (de 13,5 % en 1981 à 3,2 % en 1983) mais au prix d'une forte récession.

### Contexte d'émergence

Le quantitativisme monétaire est une approche ancienne. Au  $xvi^e$  siècle, on en trouve une forme chez Bodin dans une controverse à propos de l'explication de l'inflation. Dans sa *Réponse aux paradoxes de monsieur de Malestroit* (1568) il affirme contre son contradicteur (pour qui l'inflation est due à la dévaluation du livre tournois, la monnaie de l'époque, car les pièces contiendraient moins d'or) que la cause en est à trouver dans les cargaisons d'or ramenées des Amériques. L'offre d'or supplémentaire rend la monnaie moins

rare, et lui fait donc perdre sa valeur. La valeur nominale des biens augmente alors. Ainsi, on a un lien de causalité direct entre masse monétaire et niveau des prix, sans que les variations de l'offre ou de la demande sur les marchés des biens ne soient en cause.

Les classiques reprennent cette idée. Pour Smith, Ricardo ou Mill, le travail humain est la source de la valeur économique. Les prix relatifs des marchandises ont donc leur source dans la sphère productive et ses contraintes techniques : sans mobiliser la monnaie dans l'explication, le fait qu'il soit plus difficile de produire un meuble de marqueterie fine le rend nécessairement plus cher qu'un simple tabouret en bois grossier. La monnaie, quant à elle, n'est pas désirée pour elle-même – elle n'est pensée que comme un instrument d'intermédiation des échanges – et n'entre donc pas en compte.

Mill formule une mesure de la vitesse de circulation de la monnaie :  $V = PT/M$ . Si on prend les hypothèses selon lesquelles  $T$ , le volume de transactions, est constant, et  $V$ , la vitesse de circulation, est constante aussi (ce qui dépend en réalité de facteurs techniques, comme la plus ou moins grande intégration du processus productif, car une chaîne de production fragmentée implique plus de transactions entre les différents entrepreneurs qui produisent et vendent les consommations intermédiaires par rapport à une production intégrée dans une seule firme qui part des matières premières pour arriver au produit fini), on aboutit facilement à l'équation de Fisher et à son interprétation dans le cadre de la théorie quantitative. Après une phase de recul avec la domination des idées keynésiennes des années 1930 aux années 1970, la théorie quantitative revient sur le devant de la scène quand les monétaristes reprennent l'avantage (voir **fiche n° 9**).

## Actualité de la théorie

La théorie quantitative de la monnaie garde une certaine place dans les outils de la politique monétaire, mais elle n'est plus centrale face à l'émergence de nouvelles méthodes telles que le ciblage d'inflation et le pilotage des anticipations (*forward guidance*).

Le contexte post-COVID 19, cependant, semble renouveler l'intérêt pour cette théorie : les politiques massives de stimulation monétaire adoptées pendant la pandémie semblent avoir favorisé le retour de l'inflation aux États-Unis et en Europe, et les premières mesures prises par les banques centrales pour y faire face ont été de remonter leurs taux directeurs afin de restreindre l'expansion de la masse monétaire.

## Limites

On peut reprocher à la théorie quantitative de la monnaie le simplisme de ses hypothèses. Par exemple, la constance de  $V$  dans l'équation de Fisher est indispensable à la validité de la relation entre  $M$  et  $P$ , alors qu'elle peut en réalité fluctuer en raison de divers facteurs économiques. De plus, il n'est pas tenu compte du lien entre  $M$  et  $T$ , or  $T$  dépend de la production réelle qui est elle-même influencée par la quantité de monnaie en circulation (qui rend l'investissement plus ou moins coûteux). Les variables de l'équation ne sont donc en réalité pas indépendantes.

Par ailleurs, les taux d'intérêt influencent l'économie réelle ; la théorie keynésienne (voir **fiche n° 8**) souligne ainsi leur importance dans la détermination de l'investissement. Des taux faibles peuvent le favoriser, sans entraîner pour autant une hausse immédiate des prix. De manière générale, les keynésiens insistent sur les effets de retardement dans les ajustements, tandis que la théorie quantitative de la monnaie omet le facteur temporel et donc la décorrélation possible entre variations monétaires et mouvements des prix.

Le comportement des agents affecte aussi la relation entre masse monétaire et inflation. Ainsi, dans les années 2010, la masse monétaire a fortement augmenté en Europe suite à la politique d'assouplissement quantitatif menée par la BCE pour stimuler la croissance par l'investissement. Sur la période 2009-2018, par exemple, l'agrégat monétaire M1 est multiplié par 2 dans la zone euro alors que le taux d'inflation y fluctue entre  $-0,6\%$  et  $3\%$ , sans augmenter durablement, car la demande ne repart pas, surtout à cause d'agents économiques faisant face à une forte incertitude et devant se désendetter. Ainsi, la corrélation postulée par la théorie quantitative de la monnaie peut être démentie dans les faits.

« Un grave défaut de la Théorie Quantitative lorsqu'on l'applique aux faits, c'est qu'elle ne distingue pas dans les variations des prix celles qui proviennent des variations de la production et celles qui proviennent des variations de l'unité de salaire. »

J. M. Keynes, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, chap. XV 1936 (trad. fr. 1942).

## Exemples de sujets

- Quelle politique contre l'hyperinflation ?
- L'équation quantitative de la monnaie a-t-elle encore un sens ?
- Monnaie et inflation.

# Les théories de la monnaie endogène

« LE VOLUME DES BILLETS DE BANQUE ENTRE LES MAINS DU PUBLIC EST DÉTERMINÉ PAR LES EMPLOIS POUR LESQUELS ILS SONT NÉCESSAIRES, À SAVOIR FAIRE CIRCULER LE CAPITAL ET DISTRIBUER LES REVENUS DES DIFFÉRENTS GROUPES SOCIAUX, MESURÉS PAR LEUR VALEUR EN OR. »

THOMAS TOOKE, *AN INQUIRY INTO THE CURRENCY PRINCIPLE*, 1844  
(CITÉ DANS TUTIN, 2009, *UNE HISTOIRE DES THÉORIES MONÉTAIRES PAR LES TEXTES*, FLAMMARION).

Contrairement au postulat de la dichotomie classique et néoclassique entre valeurs nominales et valeurs réelles, il existe des approches hétérodoxes ayant en commun de considérer que les phénomènes monétaires sont endogènes, c'est-à-dire que la création monétaire n'a pas une origine externe telle que les décisions de la banque centrale mais est un phénomène interne au système économique, notamment en lien avec la demande de crédit. Les banques commerciales ou l'État ont un rôle primordial dans la création monétaire, et la monnaie n'est pas un simple « voile » permettant de mesurer les valeurs échangées mais elle joue un rôle fondamental dans la production et dans la consommation.

## Explications

### Les approches post-keynésiennes

Pour des économistes post-keynésiens comme Kaldor ou Minsky, la monnaie est une variable endogène capitale dans le système économique. Elle est créée par le crédit octroyé aux entreprises et particuliers par les banques commerciales, qui ont donc un rôle important en plus de celui de la banque centrale. Le principal déterminant de la création monétaire est donc la demande de crédit. Le rôle de la banque centrale est donc secondaire : contrairement à la théorie quantitative traditionnelle (voir **fiche n° 1**), la banque centrale ne contrôle pas directement l'offre de monnaie via la base monétaire et le taux d'intérêt directeur ; elle réagit à la demande de crédit en

influençant la quantité de monnaie *ex post*. On parle du diviseur de crédit, souvent présenté par l'équation  $B = M/k$  : la base monétaire  $B$  créée par la banque centrale n'est que le résultat des variations de la masse monétaire  $M$  ( $k$  est ici un coefficient de proportionnalité).

### La théorie monétaire moderne

Cette école contemporaine autour d'économistes comme Mosler ou Kelton insiste sur le rôle de l'État et de sa souveraineté dans l'émission monétaire, fonction régaliennne. Dans la mesure où les États souverains, contrairement aux firmes ou aux ménages, émettent leur propre monnaie, ils ne sont pas soumis aux mêmes contraintes budgétaires. Tant que leur monnaie est acceptée dans l'économie, ils n'ont aucun risque de faillite et peuvent ainsi financer leurs dépenses. Le déficit public n'est pas un problème puisque la monnaie stimule demande, emploi et croissance ; en cas d'excédent de monnaie dans l'économie, l'État peut utiliser l'impôt pour en retirer de la circulation.

### Les approches « circuitistes »

Certains économistes comme Poulon ou Graziani développent une approche du système économique insistant sur la notion de circuit. C'est une économie monétaire : la monnaie a un rôle primordial dans la production et la répartition économiques. En effet, la monnaie sert à financer la production ; elle est créée par les banques pour permettre aux entreprises de rémunérer leurs facteurs de production. Cela fournit notamment un revenu aux ménages, qui consomment, permettent aux entreprises d'obtenir des profits qui leur permettent de rembourser les banques – la monnaie est alors détruite. La monnaie est ainsi ce qui relie les trois pôles principaux de l'économie : le financement (banques), la production (entreprises) et la dépense (ménages). On retrouve des idées keynésiennes, puisque la demande de crédit est déterminée par les intentions de production des entreprises en fonction de leur anticipation de la demande des ménages. Contrairement aux positions de la théorie quantitative de la monnaie, l'inflation ne peut avoir une origine monétaire car la monnaie est régulièrement détruite par le remboursement des dettes qui l'ont créée. La seule monnaie existante correspond à une demande.

## Contexte d'émergence

On trouve la première expression d'une théorie de la monnaie endogène dans les écrits des membres de la *Banking school*, une école de pensée économique britannique comprenant Law ou Tooke aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. S'opposant aux tenants de la *Currency school*, tenants d'une approche quantitative de la monnaie, ils soulignent les effets de la monnaie sur l'activité économique réelle. Marx et Keynes reprennent aussi l'idée d'une absence de dichotomie entre sphères monétaire et réelle, mais les théories de la monnaie endogène prennent réellement de l'importance dans les situations où la conception traditionnelle et orthodoxe de la monnaie comme exogène est remise en question par certaines évolutions conjoncturelles et institutionnelles.

Ainsi, alors que le monétarisme de Friedman, appuyé sur la théorie quantitative de la monnaie avait atteint une position dominante dans le champ économique dans les années 1970, les difficultés à sortir de la stagflation et à stabiliser le système financier suscitent un nouvel intérêt pour des approches différentes. En particulier, les évolutions du système financier, avec des innovations financières et une dérégulation croissante rendent clair le rôle des banques commerciales dans la création monétaire via le crédit.

La crise financière de 2008 souligne également cette importance des banques dans la création monétaire, avec la possibilité de crises de liquidité lorsque le crédit est réduit, avec un impact direct sur l'économie réelle (investissement, emploi, production).

## Actualité de la théorie

Les théories de la monnaie endogène ont pris de l'importance car elles offrent une explication plus dynamique de la création monétaire, mieux adaptée aux réalités des systèmes bancaires modernes dans lesquels le rôle des banques commerciales dans la création de monnaie en réponse aux besoins de crédit est central. Elles remettent en question l'idée que la banque centrale contrôle directement la masse monétaire, ce qui semble se confirmer dans la réalité : entre 2014 et 2018 dans la zone euro, la base monétaire augmente de 160% mais la masse monétaire (agrégat M1) d'environ 35% seulement. Malgré la politique accommodante de la banque centrale, il semble que ce sont les décisions de crédit et d'investissement des entreprises et particuliers qui déterminent fortement la quantité de monnaie dans l'économie.

Ces théories sont fréquemment mobilisées dans les débats, notamment en temps de crise, car elles permettent de défendre d'autres politiques économiques que les théories orthodoxes.

Par exemple, la centralité des banques commerciales appelle des politiques prudentielles (supervision et régulation) plus importantes car le secteur financier peut être à l'origine de crises systémiques (au contraire de l'hypothèse des marchés parfaits défendue par Fama, dans un cadre de théorie quantitative). Puisque la banque centrale a moins de contrôle sur la création monétaire, la politique budgétaire est un levier d'action parfois plus puissant que la politique monétaire. En augmentant la demande de crédit, la relance budgétaire peut influencer indirectement sur la quantité de monnaie. Il faut également une bonne coordination entre les deux leviers. Enfin, face aux nouveaux défis tels que le financement de la transition écologique, des approches comme celle de la théorie monétaire moderne ont pu trouver un certain écho puisqu'elles proposent des solutions innovantes pour le financement de l'action publique. Cela reste toutefois un point de vue minoritaire.

## Limites

Les théories de la monnaie endogène peuvent se voir adresser des reproches inverses à ceux formulés à l'encontre de la théorie quantitative de la monnaie : elles sous-estiment souvent le rôle des banques centrales dans la création monétaire et la régulation de la masse monétaire. Les mécanismes de taux directeur, de réserves obligatoires et de refinancement des banques commerciales leur donnent en effet un levier non négligeable.

Elles doivent également être complétées par une analyse plus précise des comportements des banques commerciales, qui dans la réalité ne suivent pas toujours les modèles d'agent rationnel qui peuvent les représenter. Des raisons telles que la confiance, le rapport au risque, le manque d'information peuvent les mener à rationner le crédit et à interférer avec les politiques économiques.

De manière générale, les théories de la monnaie endogène doivent être complétées par une théorie satisfaisante de la demande de crédit.

## Exemples de sujets

- Qui crée la monnaie ?
- Les banques centrales sont-elles impuissantes ?
- La monnaie est-elle neutre ?

# Faut-il se souvenir des mercantilistes et des physiocrates ?

« C'EST ESSENTIELLEMENT AUX PHYSIOCRATES QUE REVIENT LE MÉRITE D'AVOIR ANALYSÉ LE CAPITAL DANS LES LIMITES DE L'HORIZON BOURGEOIS, CE QUI FAIT D'EUX LES VÉRITABLES PÈRES DE L'ÉCONOMIE MODERNE. »

MARX, *THÉORIES DE LA PLUS-VALUE*, 1905-1910 (POSTH.).

## Explications

Les mercantilistes et les physiocrates sont deux écoles de pensée économique, présentes en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles. Leurs thèses diffèrent fortement, voire s'opposent quant aux mesures économiques préconisées, mais ils ont en commun d'être des jalons importants dans la pensée économique moderne car les questions qu'ils soulèvent et les réponses qu'ils y proposent forment des points d'appui pour les développements ultérieurs, notamment ceux des Classiques.

### Les mercantilistes

Les mercantilistes sont des penseurs des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, qui ne se définissent pas encore comme des économistes. On peut citer Luis Ortiz (*Mémoire au Roi pour empêcher la sortie de l'or*, 1588), Jean Bodin (*Réponse aux paradoxes de Monsieur de Malestroit*, 1568) ou Antoine de Montchrestien (*Traité d'économie politique*, 1616). Leur approche est pragmatique : ils se positionnent avant tout comme des conseillers qui suggèrent des mesures à même d'assurer la richesse et la puissance politique de l'État. Cela passe d'abord par le développement de l'industrie, qui permet de générer des profits privés et des entrées d'or par les exportations, ainsi que d'accroître la puissance de l'État grâce aux recettes fiscales. Il y a pour les mercantilistes trois sources de croissance : l'abondance d'hommes, l'abondance d'argent, et l'intervention judicieuse de l'État dans le commerce. Une forte population

permet d'avoir plus de travailleurs et donc de produire davantage. Une abondance de métal précieux rend la monnaie moins chère – c'est-à-dire fait baisser le taux d'intérêt – et facilite l'investissement. En particulier, Bodin pose les bases de la théorie quantitative de la monnaie en liant augmentation de la quantité de monnaie et hausse des prix (voir **fiche n° 1**). Une balance commerciale excédentaire fait entrer de l'or : on voit le lien avec l'interventionnisme, car l'État doit soutenir l'industrie nationale pour qu'elle soit compétitive et génère de l'emploi, comme en France avec la politique de Colbert sous Louis XIV qui crée des manufactures d'État et subventionne certains secteurs. Une politique mercantiliste contient trois types de mesures : la restriction de l'exportation des matières premières, pour favoriser leur transformation sur place ; la limitation des importations de produits manufacturés, pour éviter la sortie de métaux précieux ; le soutien à l'exportation de produits manufacturés, qui rapporte des métaux précieux et stimule la production et l'emploi.

Plus largement, les mercantilistes marquent une étape importante dans le développement de la pensée économique car, contrairement aux penseurs médiévaux, ils dissocient la réflexion économique de la philosophie et de la morale et posent les jalons d'une économie politique autonome.

## Les physiocrates

Au XVIII<sup>e</sup> siècle émerge en France un nouveau courant, à la cohésion plus forte, de sorte que l'on peut véritablement parler d'une école. Ce sont les physiocrates, autour de François Quesnay, et d'autres membres comme Pierre du Pont de Nemours ou encore le baron Anne Turgot. Leur théorie repose sur l'idée d'un ordre naturel, c'est l'étymologie de *physiocratie* : le gouvernement de la nature. Adossée au divin, elle suit des lois immuables. Ce postulat permet de se donner l'ambition d'une étude systématique de la société, sur le modèle des sciences de la nature. Ainsi, contrairement à l'approche très empirique des mercantilistes, les physiocrates seront les premiers économistes modélisateurs.

La doctrine d'un ordre naturel providentiel débouche logiquement sur l'idée que les lois humaines doivent correspondre aux lois naturelles afin d'éviter des désordres économiques et sociaux. Il faut alors découvrir et formuler ces lois naturelles. Parmi celles-ci, le fameux « laisser faire, laisser passer » du marquis de Gournay : les physiocrates promeuvent libre circulation des marchandises et libre concurrence, qui permettraient d'atteindre le prix naturel des marchandises. Sur ce point, la différence avec les mercantilistes est patente. Quesnay tente également de construire le premier véritable modèle économique, le *Tableau économique* (1758) qui décrit la circulation

de la valeur entre trois classes (fermiers, artisans et commerçants, propriétaires fonciers). Cependant, les physiocrates ne conçoivent que la terre comme source de valeur économique : les classes non agricoles ne sont pas productives, et ne font que consommer et transformer cette valeur. Ce modèle est cyclique : les résultats économiques d'une année permettent de calculer par anticipation les développements économiques ultérieurs. Ainsi, on a l'émergence en économie d'une démarche de formalisation pouvant être utilisée pour la prévision.

### Contexte d'émergence

La pensée mercantiliste naît au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, dans un contexte de fortes transformations : un capitalisme commercial se développe et les États centralisés naissent, incarnés par les monarchies absolutistes. Celles-ci créent de nouvelles institutions : armée permanente, administration étendue... L'économie doit soutenir ce pouvoir royal émergent. C'est aussi le temps des « grandes découvertes » et conquêtes européennes : l'or afflue d'Amérique, que les puissances veulent récupérer en commerçant ; le commerce triangulaire s'installe. Intellectuellement, la Renaissance diffuse l'idée de lois naturelles accessibles par la raison (Galilée) et la Réforme calviniste fait de l'enrichissement le signe d'une bénédiction divine, stimulant la pensée mercantiliste.

Les physiocrates forment leur école dans la France pré-révolutionnaire, marqués par la pensée des Lumières : une forme de déisme, une volonté d'étude systématique, une philosophie de la connaissance mêlant empirisme et approche hypothético-déductive. Ils sont proches des encyclopédistes, bien qu'ils s'en distinguent par leur soutien à un despotisme éclairé.

### Actualité de la théorie

La pensée mercantiliste, axée sur le protectionnisme, a été marginalisée par des approches plus favorables au libre-échange et à un moindre interventionnisme. Pourtant, certaines de ses intuitions persistent : la pensée keynésienne soutient la stimulation de l'offre par la baisse du taux d'intérêt ; en France, la mémoire du colbertisme inspire encore un soutien public à des « champions nationaux » visant à obtenir une forte compétitivité internationale. Des économistes comme Hautcoeur considèrent que la Chine développe une politique néo-mercantiliste (« La tentation mercantiliste », *Le Monde*, 9 mars 2017). La pensée des physiocrates, toujours minoritaire, inaugure cependant des démarches toujours présentes en économie : la modélisation

et la recherche de lois. Pouvant être considérés comme les premiers libéraux en économie, leur idée du « laisser faire » influencera des penseurs comme Ricardo, Hayek ou Lucas.

## Limites

L'analyse mercantiliste, bien qu'offrant des conseils pertinents en politique industrielle et commerciale, est aujourd'hui dépassée. L'insistance sur les stocks de métaux précieux est obsolète dans un monde post Bretton-Woods sans étalon-or. Par ailleurs, elle se focalise sur la production et l'offre, sans prendre en compte la demande.

La pensée physiocratique présente également des limites, notamment en affirmant que seule l'agriculture crée de la valeur, ce que Cartelier (*Surproduit et reproduction*, 1976) a démontré comme étant un postulat arbitraire.

Plus globalement, mercantilistes et physiocrates limitent la valeur aux produits du secteur primaire, vision d'une époque préindustrielle. Les économistes classiques s'en détacheront en introduisant le rôle du travail humain dans la création de valeur. Enfin, les deux courants raisonnent dans le cadre de monarchies absolues, qui ont le pouvoir de dicter les politiques préconisées. La prise en compte des intérêts individuels est ignorée.

« L'État, suivant les économistes [il s'agit des physiocrates], n'a pas uniquement à commander à la nation, mais à la façonner d'une certaine manière; c'est à lui de former l'esprit des citoyens suivant un certain modèle qu'il s'est proposé à l'avance; son devoir est de le remplir de certaines idées et de fournir à leur cœur certains sentiments qu'il juge nécessaires. En réalité, il n'y a pas de limites à ses droits ni de bornes à ce qu'il peut faire. »

Alexis de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, 1856.

## Exemples de sujets

- Faut-il penser l'économie en termes de circuit ou en termes d'équilibre ?
- La place de l'État dans l'histoire de la pensée économique.

# Les classiques sont-ils toujours d'actualité ?

« NULLE IDÉE N'A PLUS DE FORCE  
QUE LA "MAIN INVISIBLE" D'ADAM SMITH. »

QUAND LE CAPITALISME PERD LA TÊTE, JOSEPH STIGLITZ, TRAD. FR. FAYARD, 2003.

Le terme de « classiques » regroupe des économistes de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècle. S'ils ne se définissaient pas comme tels, et sont loin d'être unanimes dans leurs analyses et conclusions, l'historiographie les a rassemblés car ils ont, comme le montre leur foisonnante correspondance, forgé au fil de leurs controverses un ensemble d'idées communes ; certaines d'entre elles, comme la centralité du marché et l'adhésion au libéralisme économique, sont encore au fondement des courants majoritaires de l'économie contemporaine. On retient généralement, parmi les grands économistes classiques, Smith (*Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776), Ricardo (*Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817), Malthus (*Principes d'économie politique*, 1820), Say (*Traité d'économie politique*, 1803) et Mill (*Principes d'économie politique*, 1848).

## Explications

Les principales questions qui occupent les classiques sont celles de la valeur et de la répartition. Il s'agit de savoir ce qui est à l'origine de la valeur des marchandises – est-elle objective ou subjective ? – et quels sont les principes de sa distribution entre les différents groupes d'une société divisée entre propriétaires fonciers percevant une rente, travailleurs percevant un salaire, et capitalistes dégageant un profit.

### La théorie de la valeur

Bien que certains classiques, comme Say ou Malthus, optent pour une conception subjectiviste de la valeur comme utilité qui prévaudra à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec les néoclassiques, la théorie de la valeur qui reste la plus

attachée à l'économie classique est celle de la valeur-travail. Pour Smith et Ricardo, à la recherche d'un étalon objectif de la valeur des biens manufacturés, la quantité de travail nécessaire à la production est ce qui permet de fonder la valeur d'échange. Plus un bien est long et difficile à produire, plus il a de valeur et plus il permet d'obtenir, à l'échange, des biens ayant de la valeur.

Smith introduit une distinction importante entre valeur d'usage et valeur d'échange. La valeur d'usage d'un bien est son utilité, sa capacité à satisfaire un besoin humain. Sa valeur d'échange est le pouvoir qu'il a d'être échangé contre un autre ; elle est liée au travail nécessaire à sa production. Les deux ne sont pas nécessairement liées, comme l'indique le cas célèbre de l'eau.

Ricardo approfondit les idées de Smith et précise la théorie de la valeur-travail : la valeur des marchandises dépend du travail direct et indirect nécessaire pour les produire – le travail indirect est celui qui a été nécessaire pour produire les matières premières et les outils utilisés dans le processus de production. Cela permet notamment d'expliquer ce qui sera plus tard nommé « effet Ricardo » : les variations du coût du travail affectent différemment la valeur des biens selon que la combinaison productive nécessaire à leur fabrication contient une plus ou moins grande proportion de travail par rapport au capital.

Pour Smith comme pour Ricardo, on peut distinguer prix naturels et prix de marché : les premiers correspondent à la valeur déterminée par le travail incorporé dans la production, et les seconds sont le résultat de la confrontation de l'offre et de la demande. Ces derniers peuvent s'éloigner à court terme du prix naturel, mais ils gravitent toujours autour et doivent s'en rapprocher à long terme.

## La théorie de la répartition

Sur la question de la répartition du produit économique, les auteurs classiques s'accordent sur l'idée d'une tripartition correspondant aux différentes classes sociales : aristocratie terrienne, bourgeoisie entrepreneuriale et travailleurs. La valeur de la production est ainsi répartie entre rente, salaire et profit ; les classiques recherchent alors les lois gouvernant ce partage. Le rôle alloué à la rente, qui tend à disparaître de l'analyse de la répartition par la suite, tient à l'importance de l'agriculture dans la société de l'époque et à une structure sociale dans laquelle les propriétaires fonciers, aristocrates, ne sont souvent pas entrepreneurs.

La théorie de la rente la plus mobilisée par les classiques est celle de la rente différentielle, d'abord formulée par Anderson : la rente est issue de la différence de productivité entre les terres, car l'accroissement démographique

nécessite d'exploiter des terres moins rentables – ou d'augmenter, par le progrès technique, le rendement des terres déjà en culture. Les coûts de production du blé augmentant, son prix de marché augmente aussi, ce qui permet de dégager une marge plus importante sur les terres les plus fertiles – soit celles où le coût de production est plus faible. Ce surplus peut être accaparé par les propriétaires terriens, selon Smith, car ils sont en position de monopole vis-à-vis du foncier, ressource limitée.

La rente n'est cependant qu'un résidu parfois disponible une fois que les profits et les salaires ont été payés. La conception classique des salaires est fondée sur l'idée d'un salaire naturel, qui est un salaire de subsistance : c'est le coût nécessaire à l'entretien de l'ouvrier et de sa famille. Le salaire est donc d'abord un panier de biens, et la hausse du prix des éléments qui le composent – au premier rang desquels le blé – se répercute donc sur le montant des salaires. Selon Ricardo, sur le long terme, la croissance de la population et le mécanisme de la rente différentielle ne peuvent que faire augmenter les salaires nominaux et donc diminuer les profits – on parle de pessimisme ricardien. À court terme, cependant, les salaires courants peuvent être déterminés par la confrontation de l'offre et de la demande de travail.

Le profit, enfin, est déterminé par un taux appliqué au capital investi dans une production. La concurrence entre les capitalistes le pousse à converger entre les différents secteurs – car un secteur moins rentable perdrait ses investisseurs attirés vers des profits plus élevés ailleurs. Salaires et profits évoluent en sens inverse. La hausse des salaires et des rentes liée à la rente différentielle conduira inéluctablement selon Ricardo, bien qu'elle puisse être retardée par les gains de productivité du progrès technique, à une baisse tendancielle des taux de profits aboutissant à un état stationnaire de l'économie.

## **Les échanges internationaux**

Smith et Ricardo tentent de démontrer que les nations trouvent un avantage mutuel à commercer.

Chez Smith, c'est une théorie des avantages absolus : un pays a un avantage quand il peut produire un bien avec moins de ressources ou à un coût inférieur. Il devrait alors se spécialiser dans la production de ce produit et importer les autres. Cependant, si un pays est moins productif que les autres dans tous les secteurs, il ne tire aucun avantage du commerce international. Ricardo aboutit à une autre conclusion avec la théorie des avantages comparatifs : il faut se spécialiser dans le secteur pour lequel son avantage est le

plus important. Cela réduit les coûts d'opportunité en évitant de consacrer du travail à des secteurs de production où l'avantage est moins grand. Ainsi, l'échange est toujours mutuellement avantageux.

### **La variable démographique**

Bien que les variables démographiques soient présentes chez tous les classiques, comme dans l'analyse du salaire et de la rente chez Ricardo, c'est Malthus qui reste principalement associé à la préoccupation pour l'augmentation de la population. En effet, selon lui, la production agricole suit une progression arithmétique tandis que celle de la population est géométrique : la surpopulation, et donc l'excès de demande sur l'offre, est inéluctable. Malthus préconise dès lors une politique sévère à l'égard des pauvres pour limiter leur tendance à enfanter.

### **Contexte d'émergence**

Le contexte intellectuel des théories classiques est celui de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, donc d'un monde qui entre dans la Révolution industrielle. Le modèle agraire laisse place à un capitalisme industriel naissant. Dans le sillage de la pensée des Lumières, l'idée d'individus égaux en droit et dont il faut préserver les libertés et la propriété privée s'impose. Ainsi, les classiques s'éloignent de l'interventionnisme des mercantilistes, et adoptent une position libérale économiquement, mais contrairement au despotisme éclairé des physiocrates, ils l'accompagnent d'un libéralisme politique.

### **Actualité de la théorie**

Ces théories sont « classiques » car elles continuent d'inspirer certains traits fondamentaux de l'économie contemporaine. Tout d'abord, l'idée centrale du libéralisme économique reste dominante dans la majorité des courants orthodoxes et hétérodoxes. Si le rôle de la rente agraire a perdu de sa centralité, les débats sur la répartition de la valeur ajoutée entre capitalistes et travailleurs restent vivaces. Enfin, les classiques sont les premiers à généraliser l'usage de la loi de l'offre et de la demande pour expliquer les fluctuations des prix et des salaires : avec de nombreuses adaptations, ce modèle de fonctionnement du marché reste au cœur de toutes les théories économiques.

## Limites

La théorie de la valeur-travail développée par les classiques est aujourd'hui largement considérée comme obsolète. Avec les néoclassiques (voir **fiche n°6**), c'est aujourd'hui une conception subjective de la valeur, fondée sur l'utilité marginale que les biens procurent, qui est au fondement de l'économie dominante. Par ailleurs, les classiques consacrent beaucoup d'attention à l'offre dans la détermination des prix – via l'étude des conditions de production et de la quantité de travail direct et indirect nécessaire – alors que les déterminants de la demande sont relativement moins étudiés.

Il semblerait que le progrès technique ait été sous-estimé par les classiques : l'état stationnaire de Ricardo ne semble pas atteint, et la forte augmentation démographique du **xx<sup>e</sup>** siècle à l'échelle mondiale s'est accompagnée d'un accroissement de la production agricole, démentant les craintes malthusiennes.

Pour ce qui est du commerce international, la théorie des avantages comparatifs reste un modèle simpliste auquel il faut ajouter les coûts de transport, la mobilité possible des facteurs de production d'un pays à l'autre, et les dimensions écologiques et géopolitiques (exploitation de ressources, dépendance) que générerait une telle spécialisation.

Enfin, la dichotomie classique entre valeurs nominales et réelles leur interdit de penser la dimension monétaire de l'économie. Il faudra attendre le keynésianisme pour avoir une réelle intégration du système financier dans les modèles économiques.

## Exemples de sujets

- Selon les classiques, le prix est-il déterminé uniquement par le marché ?
- Ricardo est-il toujours d'actualité ?
- Comment se répartissent les revenus entre facteurs de production ?



# La critique de Marx est-elle toujours pertinente ?

« LA DYNAMIQUE DU CAPITALISME EST AUJOURD’HUI  
BIEN CELLE QU’AVAIT PRÉVUE MARX. »

PATRICK ARTUS, *FLASH ÉCONOMIE* NATIXIS RESEARCH, 2 FÉVRIER 2018.

Marx (1818-1883) est indissociable de la théorisation et de la diffusion du communisme, au principe de nombreux événements et mouvements politiques et sociaux depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, au fondement de ces idées politiques se trouve une critique forte et argumentée des théories économiques de son temps qui, grâce à la fiction d’un marché libre et d’individus égaux, laissait penser qu’un capitalisme non régulé permettrait d’atteindre un bonheur maximal pour tous. En révélant l’exploitation de la valeur du travail des ouvriers par les propriétaires des moyens de production, Marx souligne le soubassement institutionnel et politique des réalités économiques et prévoit une fin inéluctable au mode de production capitaliste.

## Explications

### Théorie de la valeur

Marx reprend la théorie classique de la valeur-travail, développée chez Smith et Ricardo; il apporte toutefois une précision en soulignant que c’est le fruit d’un rapport social, un accord sur la quantité légitime de travail à incorporer dans un bien en fonction des conditions moyennes de productivité et du consensus sur la rémunération à accorder aux travailleurs dans une société donnée. La valeur est réalisée socialement sur le marché: c’est le fait qu’une marchandise puisse être échangée contre une autre qui sanctionne socialement la valeur du travail qui y a été mis. Il devient alors du travail abstrait, qui rend commensurables diverses marchandises. La valeur n’est donc pas une quantité de travail mais un rapport social d’inter-reconnaissance, manifesté dans l’échange marchand.

## Plus-value et exploitation

Il existe un mystère à résoudre : l'échange marchand postule une équivalence de valeur entre les marchandises échangées ; or, lorsqu'un capitaliste achète des marchandises puis les revend, il peut dégager un profit. L'origine de cet accroissement de la valeur est donc à chercher en amont du marché, dans le processus de production. C'est l'utilisation d'une marchandise spécifique, la force de travail, qui explique cela : le travail des humains a la capacité de produire en un temps donné plus que ce qui est nécessaire à leur salaire de subsistance. Cette différence entre la valeur créée par le travail et le salaire reçu est la plus-value, récupérée par le capitaliste, qui est au fondement de son profit. Le système capitaliste, fondé sur la recherche du profit, est donc fondé sur cette exploitation des travailleurs.

## Accumulation du capital

Le capitalisme se caractérise par un processus d'accumulation du capital : les capitalistes réinvestissent une part de leur profit dans des productions pour agrandir leur capital. Ils y sont forcés par la concurrence qui règne entre eux. Ce processus d'accumulation entraîne la concentration des moyens de production et des richesses entre les mains d'une minorité (la bourgeoisie), ne laissant à la majorité (le prolétariat) que sa force de travail pour vivre. Le système capitaliste polarise ainsi la société en deux groupes aux intérêts antagonistes.

## Lutte des classes

Cette polarisation mène à la « lutte des classes », dont les développements sont la cause des avancées de l'histoire. Au-delà de considérations morales, leurs intérêts sont objectivement opposés puisque les capitalistes doivent intensifier l'exploitation pour augmenter leurs profits, et les travailleurs cherchent à améliorer leurs conditions de vie en percevant une plus grande part de la valeur de leur travail. Cependant, le grand nombre des travailleurs, mis en concurrence pour les emplois, rend difficile leur organisation ; Marx souligne qu'ils doivent prendre conscience de leurs intérêts communs pour être en mesure de renverser le capitalisme et de reprendre le pouvoir sur la production. C'est ce qui justifie son engagement politique illustré notamment par le *Manifeste du parti communiste* publié en 1848 avec Engels.

## Crise du capitalisme

L'effondrement du capitalisme est de toute façon inéluctable pour Marx, car c'est un système porteur de contradictions internes. D'abord, dans une logique similaire à celle de Ricardo, la part croissante du travail indirect (via la mécanisation) dans la production rend plus difficile l'exploitation de la plus-value (issue du travail direct) et rend plus difficile de dégager des profits. De plus, les progrès techniques font augmenter sans cesse la production mais le maintien de faibles salaires l'empêche de trouver des débouchés : il arrive régulièrement des crises de surproduction. On retrouve l'idée d'une baisse tendancielle des taux de profit à long terme. Le capitalisme engendre ses propres crises et celles-ci génèrent l'instabilité politique et sociale qui ne manquera pas de le renverser.

## Contexte d'émergence

La pensée économique de Marx découle de ses positions philosophiques. Influencé par les idées de Hegel, qui incite à penser en système et à s'intéresser aux lois qui font avancer l'histoire, Marx s'en détourne au profit d'une approche matérialiste et scientifique : contre tout idéalisme, les principes explicatifs de la réalité sont à trouver dans les facteurs réels tels que l'économie et les rapports de force entre les classes sociales.

Marx, avant d'être économiste, est donc surtout critique de l'économie politique telle qu'elle existe à son époque. Son ambition première n'est donc pas de construire un système théorique satisfaisant mais plutôt de montrer que les catégories « bourgeoises » utilisées par les économistes qui le précèdent (marché, profit, valeur, marchandise...) ne sont pas naturelles mais bien le résultat d'un état particulier d'un rapport de force.

## Actualité de la théorie

Malgré son caractère à de nombreux égards datés, la non réalisation de ses prédictions et la généralisation du mode de production capitaliste à la quasi-totalité du monde, la théorie économique de Marx conserve une certaine actualité et est régulièrement mobilisée dans les discours critiques. En effet, l'augmentation contemporaine des inégalités et la concentration du capital mesurées par exemple par Piketty semblent réhabiliter l'analyse marxienne de la répartition des richesses. De plus, la crise économique de 2008 et les incertitudes actuelles rappellent que le système économique capitaliste peut engendrer de fortes instabilités. Après la fin des Trente glorieuses, l'idée

d'une grande convergence vers une société de consommation et de classes moyennes bat de l'aile : chômage de masse, précarité et exclusion sociale soulignent que la position des travailleurs demeure fragile.

## Limites

Plusieurs éléments expliquent la faible prise en compte de l'économie marxiste dans les débats économiques actuels. Tout d'abord, certaines de ses prédictions ont été démenties : la baisse tendancielle du taux de profit a été contrecarrée par l'innovation technologique, qui a permis d'augmenter la productivité et les profits. Les gains de productivité ont aussi permis d'augmenter le niveau de vie des travailleurs, rendant l'acceptation du système capitaliste bien plus importante (souvent avec le concours d'interventions de l'État dans la redistribution des richesses). D'un point de vue sociologique, plutôt qu'une extrême polarisation entre prolétariat et bourgeoisie, une classe moyenne s'est développée dans les économies capitalistes avancées.

La théorie économique de Marx est très centrée sur les conditions de la production, donc l'offre ; la question de la demande est moins traitée. Or, comme le montreront les théories keynésiennes, la consommation est un facteur crucial de la croissance et de la stabilité des économies capitalistes. La conception marxienne de la valeur est également obsolète par rapport à la théorie économique dominante : comme chez les classiques, c'est une conception objective fondée sur le travail, alors qu'à la suite des néoclassiques (voir **fiche n°6**) c'est une conception subjective qui l'a largement remplacée.

## Exemples de sujets

- Le capitalisme peut-il être vertueux ?
- Karl Marx est-il un classique ?
- Les crises sont-elles inhérentes au capitalisme ?

# Sommes-nous tous néoclassiques aujourd'hui ?

« LES ORIGINES DE L'APPELLATION "NÉO-CLASSIQUE" NE SONT PAS TRÈS CLAIRES. LES THÉORICIENS NÉOCLASSIQUES N'AIMENT GÉNÉRALEMENT PAS ÊTRE APPELÉS AINSI ; ILS CONSIDÈRENT QU'IL N'Y A QU'UNE "SCIENCE ÉCONOMIQUE" (LA LEUR, BIEN ENTENDU), IL EST DONC INUTILE DE LUI DONNER CE NOM. »

BERNARD GUERRIEN, *L'ÉCONOMIE NÉO-CLASSIQUE*, 1991.

On appelle néoclassique l'économie qui naît à la fin du XIX<sup>e</sup> autour de Walras, Jevons et Menger et qui, à leur suite, rassemble la grande majorité des économistes du XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècle, de sorte qu'on la qualifie de « théorie dominante » ou d'« orthodoxie ». Ils se placent dans la continuité des économistes classiques par la centralité qu'ils donnent au marché concurrentiel dans l'explication des phénomènes économiques, et la croyance – qu'ils s'efforcent de démontrer – en son efficacité. Ils s'en distinguent cependant par leur manière d'envisager la science économique : elle sera désormais microéconomique, abstraite et mathématisée ; son objet n'est plus l'étude de la richesse comme chez les classiques, mais plutôt, comme le formulera Robbins (1932), d'être « la science qui étudie le comportement humain en tant que relation entre des fins et des moyens rares susceptibles d'être utilisés différemment », soit un accent sur la prise de décision individuelle dans un monde de contraintes. De plus, ils divergent sur de nombreux points, de sorte qu'il serait incorrect de les considérer comme une école à part entière.

## Explications

### Le marginalisme

Le paradigme néoclassique s'appuie sur le calcul marginal, avec des outils mathématiques tels que le calcul différentiel appliqué à l'utilité du consommateur. Cela permet une théorie subjective de la valeur, selon laquelle ce qui fait la valeur d'un bien n'est pas le travail qu'il contient mais la satisfaction